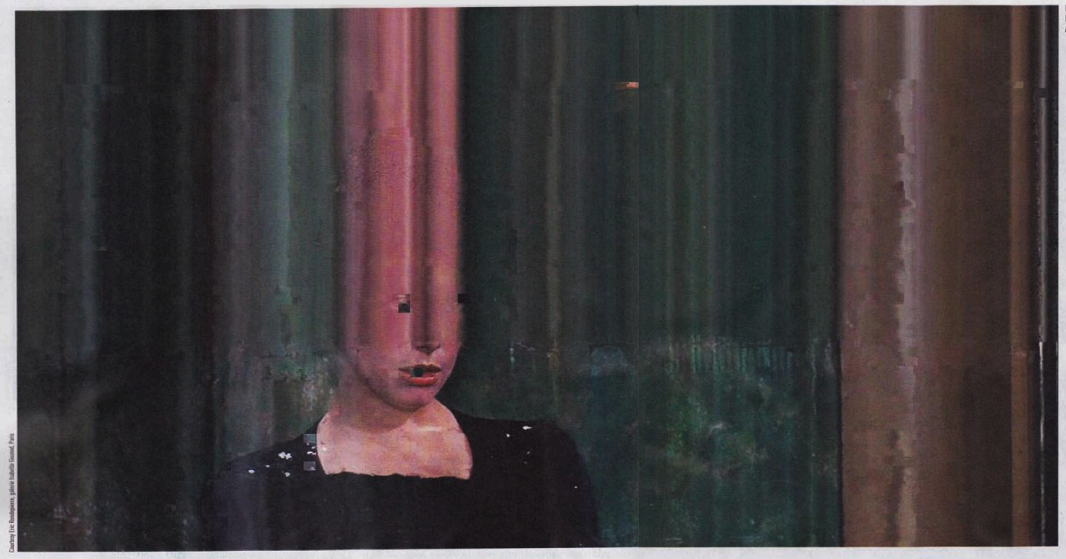
Les inRocKuptibles, n°1004, février-mars 2015
Jean-Max Colard, «La revanche des spectateurs», p.53-57

portfolio



Eric Rondepierre, *DSL n°2*, 2010

Courtesy Eric Rondepierre, galerie Isabelle Gounod, Paris

la revanche des spectateurs

Chacun à leur manière, les artistes plasticiens **David Claerbout** et **Eric Rondepierre** tentent de déjouer l'impact du cinéma sur nos vies. Et cherchent au passage de nouvelles manières de voir. **par Jean-Max Colard**

On pourrait commencer par cet accident de la route. Ou plutôt cette épave d'une Ford Anglia des années 40 abandonnée sur le bas-côté, scrutée par trois enfants et un soldat allemand. Sur l'écran, on voit cette voiture de face, mais aussi de côté, du dessus, sous plusieurs angles, avec l'impression que la caméra tourne autour du véhicule en panne – mais non, ce n'est pas du film, juste une succession d'images arrêtées. Puis le cadre de ces photographies s'élargit, et l'on aperçoit, sur l'autoroute bloquée par des ambulances et des voitures de secours, d'autres témoins de cet accident, mais appartenant à notre époque : des pompiers, un homme en T-shirt et en jean, un couple sorti d'une Mazda noire qui tente d'apercevoir les raisons de l'embouteillage. Etrange situation, étrange télescopage des temps, comme si ces gens assistaient au désastre de l'histoire. Comme si les spectres de 39-45 venaient se crasher sous nos yeux *(voir pages suivantes)*. *"Cette œuvre n'est pas habitée par son urgence,* commente l'artiste David Claerbout, auteur de la vidéo *Highway Wreck* (2013), *bien au contraire : sa source est une photographie noir et blanc vieille de plus de soixante-dix ans."* Et par ce choc des époques, par son dispositif d'images arrêtées, *Highway Wreck* se propose de *"désarmer le spectacle"* devenu cinématique de nos existences.

Des accidents, l'artiste français Eric Rondepierre en a repéré beaucoup sur les milliers de films qu'il a visionnés depuis trente ans. Au début des années 90, il relève ici un décalage amusant ou troublant entre le fond noir d'un écran et son sous-titrage *("J'éteins ? – Non...")*. Puis, passant des heures à scruter des films image par image pour y trouver des anomalies (*"il faut quinze jours*, précise-t-il, *pour voir un long métrage, à raison de 8 heures par jour"*), il aperçoit comment le surgissement d'un générique de film mange l'œil, la bouche ou le visage tout entier d'un acteur. ▶

Courtesy Eric Rondepierre, galerie Isabelle Gounod, Paris

"dans ma génération, nous ne sommes pas des inventeurs, mais des éditeurs. Nous travaillons dans une logique d'appropriation des images"
David Claerbout

Eric Rondepierre, ***DSL n°4*****, 2011**

Plus tard, c'est en visionnant à Washington, à Bologne, des bobines de films muets atteintes par la corrosion qu'il retient des séquences où les corps sont attaqués, rongés, déformés, irradiés. Plus récemment, c'est en regardant les films sur son ordinateur qu'il enregistre ces moments où la connexion ADSL brouille l'image, donnant lieu à de nouvelles anomalies visuelles : en trente ans, l'artiste a ainsi élaboré un vrai *"précis de décomposition"*. A son sujet, le philosophe Jacques Rancière parle justement d'une *"revanche du spectateur"*. Commentant ces monstrueuses anamorphoses recueillies *"au prix de mois passés dans les sous-sols des cinémathèques, armé d'une visionneuse bricolée"* pour en retenir des images arrêtées, il fait cette hypothèse : *"C'est une anti-histoire du cinéma qu'Eric Rondepierre déploie dans ses photographies."*

Parmi les nombreux artistes qui travaillent aujourd'hui sur ou d'après le cinéma, en voilà donc deux, absolument majeurs, profondément nourris de cinéma, qui prennent tous deux leur revanche sur le septième art. L'un est belge, David Claerbout, né en 1969, a installé ses studios de production à Anvers et expose au Frac Auvergne de Clermont-Ferrand une impeccable rétrospective ; l'autre est français, Eric Rondepierre, né en 1950, basé à Paris. Peu nous importe qu'ils ne soient pas vraiment dans la même économie de l'art aujourd'hui : si Rondepierre n'atteint pas la même cote que Claerbout sur le marché de l'art, la liste impressionnante de ceux qui se sont penchés sur son œuvre (de l'historien Daniel Arasse au philosophe Jacques Rancière en passant par Pierre Guyotat) signale en douce l'importance d'une œuvre qui nous revient aujourd'hui avec une double exposition à la Maison européenne de la photographie et à la Maison Bernard-Anthonioz de Nogent-sur-Marne.

Quant à Claerbout, souvent exposé dans les plus puissantes galeries et fondations privées, il tient à s'autoproduire entièrement, pour garder le contrôle sur ses… comment dire, images animées, ou films arrêtés, ou tableaux vivants ? Car tout se joue dans ce trouble de la vision, à coup de créations photo-vidéo-numériques fabriquées dans son studio, du casting au montage, comme dans la sidérante vidéo *Oil Workers* montrant un groupe d'ouvriers qui attendent sous un pont la fin de la pluie, inspirée par une photo de presse ensuite entièrement recomposée et postproduite. *"Dans ma génération, nous ne sommes pas des inventeurs, mais des éditeurs. Nous travaillons dans une logique d'appropriation des images."*

Mais pourquoi cette *"revanche de spectateur"*, pourquoi se retourner ainsi sur le septième art, surtout quand celui-ci est inquiété par d'autres régimes d'images venus de la télé ou du net ? Si l'un cherche donc à *"désarmer le spectacle"* (Claerbout), si l'autre retourne vers le cinéma sa puissance de dévoration (Rondepierre), c'est en raison de la force historique et massive acquise par le cinéma, devenu notre manière de voir, de raconter, de lire, et qui s'est infiltré jusque sur l'écran intérieur de nos rêves. L'invention d'un nouveau regard ne peut se faire que dans la décomposition de l'œil cinématographique. ■

David Claerbout jusqu'au 10 mai au Frac Auvergne, Clermont-Ferrand. Catalogue d'exposition, 22 €
Eric Rondepierre *Images secondes* jusqu'au 1er mars à la Maison d'art Bernard-Anthonioz, Nogent-sur-Marne, et jusqu'au 5 avril à la Maison européenne de la photographie, Paris IVe ***Images secondes*** (Editions Locol, textes de Catherine Millet et Jacques Rancière, 224 pages, 400 illustrations, 55 €